

## Objets et acéphalie

Jean-Marc Desgent

Number 108, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14253ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Éditions Triptyque

### ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Desgent, J.-M. (2006). Objets et acéphalie. *Moebius*, (108), 13–20.

JEAN-MARC DESGENT

*Objets et acéphalie\**

1

Elle est sur ses gardes...  
Dans ses bleus, les impressions d'une fracture à la jambe.  
Quelque chose comme un os manquant...  
Enfin, un autre manque.  
Solitudes par plaques  
inscrites dans les vides d'un corps à l'autre.

*Qu'est-ce donc le texte qu'il me reste à faire ?*

Au bord, juste au bord, un vertige dans ses pores.  
Elle a la certitude d'avoir tout concédé à l'angoisse, à sa  
mort.  
L'instant furieux.  
Une perte.  
Encore une perte.  
Elle sait ce qui la génère et ce qui la nourrit.  
Une brisure qui ne cache plus ni les faillites ni les écarts  
produits au moment où le réel a tranché son déjeuner  
à même sa carcasse.

Un ange d'œil  
noyé,

gonflé aux huiles, aux épices.

(Elle n'est pas une autorité comme on le lui a souvent reproché ou qu'un corps dans lequel on l'a toujours reléguée, mais elle est libre, tout à fait, de vivre ou de se suicider.)

*Que reste-t-il de nos amours ?*

Que lui reste-t-il ?  
Des pièces d'elle-même,  
des morceaux de fuite.  
Les placer sur la mémoire,  
la sienne,  
la leur.  
Des algues,  
elle, son ange, mon ventre  
et j'essaie de parler...  
Elle n'écoute pas,  
par vagues de bonbons clairs.

Sa disparition a pris du poids  
dans des tremblements inquiétants.  
Elle ne voulait plus se tuer encore une fois  
dans le crime de ce qui ne bouge plus.  
Avec un manteau, sans fourrure, sans nylon,  
elle ne veut même pas s'en sortir avec un corps parfait.  
Inutile !  
C'est la grise épouvante des craquements de toutes parts.  
Maudit, qu'elle a envie de se perdre !  
Se perdre dans ses propres bras, dorénavant.

Une anti-chambre.  
Une absence.  
Se voir tranquille, morte ou seule.  
(Je ne sais pas si ce sont les mots qui conviennent ici...)  
Se heurter au réel puisqu'il est masculin.

*Un personnage est ce qu'il est... J'aime ce que j'en peux percevoir. Comment me perçoit-elle ? Comment perçoit-elle mes blancs ? Elle est sur toutes les permissions.*

Elle a besoin de cigarettes.  
Elle lit dans les lignes de la main.  
Elle est entrée...  
S'est servi un *Tom Collins* sans rien me demander.  
Elle n'a rien à me demander.  
Elle n'a pas à me demander quoi que ce soit.  
Avec, dans sa viande, une morsure, une désertion.

Il y a aussi le plancton, celui qui donne à manger la mort  
et la vie.

Une façon de mordre dans la largeur du visible.

Le *fog* qui brouille la perception d'elle-même.

Les gouttelettes qui la réfléchissent, éparpillée.

Cette étonnante fascination du perpétuel, du sans arrêt.

Elle est de dos,

mêlée à l'odeur de l'eau.

Elle s'y enfonce... dans sa mort proche...

Elle s'y enfouit

et fait apparaître ce que je ne connaissais pas d'elle ;

forcer l'océan à la rejoindre et à la dépasser.

Elle s'est donné tous les droits

et je n'en suis pas mort...

Mais librement là...

Comme elle, j'éjacule...

Comme elle, je jouis...

*Je ne sais plus, moi, ce qu'il reste à manger ou à transformer,*  
dit-elle.

Elle le sait.

Elle n'a plus de peur bleue.

Elle n'est plus une présence floue,

un réflexe conditionné,

un classement,

un déterminisme,

un plaisir défini.

*Ils ont des queues que je ne veux pas...*

## 2

Elle n'est pas mon écriture  
et je ne les confonds pas.  
C'est par collage qu'elles sont là, côte à côte.  
Différentes l'une de l'autre.  
Indifférentes l'une à l'autre.  
C'est comme ça qu'elles vivent.  
Qu'elle vit le plaisir  
comme une utopie de la mer,  
qu'elle vit à même le langage de sa peau.

Le blanc, l'imprimé,  
la dépression causée,  
l'arbre gercé,  
les chevaux savants,  
une sexualité pleine,  
un silence...  
C'est moi huilé en première page de couverture.  
Des étendues.  
Le paysage facile de la jouissance.  
Est-ce que ça se voit ?

Mal au corps, comme une déconstruction...

L'objet qui vide le rêve,  
le gain, une perte de plus,  
soi, *sous le ciel de Paris*,  
une mante cannibale,  
les plages désertes,

les moules molles.

Se fait son sexe toute seule...  
Elle n'a besoin de personne pour jouir.  
Le cinéma continue de glisser sur sa peau, tant pis.  
Et puis, la réalité...  
Les nombreuses crampes muettes,  
mais tellement éloquentes.  
Les nuits noires ou blanches... pareilles.  
La mémoire, une biographie si physique...

Les éclats du quotidien.

Puis, plus rien tant l'acte est factice...

J'avais besoin de comprendre comment ça s'était passé,  
Comment elle avait réussi à devenir ce qu'elle voulait...  
Pourquoi elle avait eu envie de recouvrir son corps d'une  
certaine laideur,  
de recouvrir sa mort d'un certain lyrisme.

C'est fait !

Alors que dire de plus pour la raconter sans la recouvrir ?

Le lait, le vin, le café, le noir,  
le fœtus brandi, le sauvage,  
l'ironie, le premier film vu,  
l'idée de mouvement,  
la Kabbale, la balistique,  
les fusées de mon cerveau.  
Et ma jouissance,  
Et mes vieilles coulées dans un papier-mouchoir.

L'oreiller, le sucre,

un deuxième café fort.

Je lui parle de mes quotidiennes syncopes.

En plus... un texte qu'elle a terminé hier :

« ... ce sont des idées, des atmosphères qui traînent leur  
mémoire sur le rivage américain. »

C'est décidé... Pas vraiment...

On écrit ce qu'on peut...

Mon ennui sur la table...

J'arrête de jouer aux blocs

et je ne confonds plus formalisme et modernité...

On écrit ce qu'on peut...

Les moments de puissance,

la cleptomanie des idées...

Quand même il ne me resterait que ça...

D'ailleurs, la mort...

D'ailleurs, l'aigreur des corps vrais.

Son jus, son alcool, sa crème,  
mon huile, mon sperme...  
« Un corps liquide flotte dans l'aquarium... »

Une cigarette, une bière,  
le cerveau, le cerceau,  
le brouillard,  
les voiliers blancs,  
la peau adolescente...  
C'est resté là, inscrit, sur une pierre noire...

Des chiens, des animaux aussi,  
des galops, au loin, des galets,

de longues pertes, elle sourit.

L'éternel retour du retour en arrière...  
Rien que l'expérience culturelle du passé.  
Je me mange  
et conserve ma racine.  
Définitivement, la mort !  
Ceinture tressée qui ceinture le plaisir,  
le sucre d'obscurité.  
Et le recul produit par les corps silencieux,  
étouffés par la farce dont on bourre l'animal.  
Ma lèvre tique...  
Ma dent salive...  
Je suis comme ce reptile mythique qui se mange la peur :  
Métaphore limite du réel québécois...

Et ses seins se serrent sur des caresses jamais eues...

D'anciennes chansons... Vian, Dylan...  
Glissent comme des phobies  
À la fin de mes déconfitures...

Elle attend de se passer d'écrire.  
Pour l'instant, elle fait un texte sur son image dépassée.  
Un peu de rage entre les dents,  
des agacements, des impuissances.  
Et pourquoi pas, une lutte...

Surtout...

La perpétuelle résistance de l'immobilité...

La mienne, de ceux qui ont des griffes et s'en servent,  
de ceux qui s'absentent momentanément quand ça craque.

Elle comprenait très bien,

Mais elle répétait que ce n'était pas nécessaire.

La mort (ou plutôt, chaque perte subie)

lui avait déjà fait ses ravages.

Tatouages de trop...

Ce sont des bleus qui restent.

Somatisée, fondée,

figée, gelée,

perçue, sonnée,

raisonnée...

L'existence est dangereuse.

C'est incarné...

Comme un ongle qui ne se laisse pas couper, gruger.

En finir...

Pour ne plus avoir à tenter quoi que ce soit.

Une dernière fois, baiser

pour le souvenir que ce n'était pas si pire...

Et la peau,

et la pêche,

que ma langue,

et son sexe,

c'est par-dessus

le dessous du plaisir.

La fièvre,

les bris,

les frissonnements,

la nausée.

Elle me parle de ma violence

qui met du sel sur l'ennui des autres.

Le risque...

et les taxis qu'on se paie malgré tout...



Elle a un texte à faire sur mon corps qui fendille.

*Jean-Marc Desgent*

\* *Note de l'auteur*

Cette suite poétique a été publiée dans la revue *hobo / québec* (n<sup>os</sup> 38-39, automne 1979, et n<sup>o</sup> 40, hiver 1979-1980) et n'a jamais été reprise par la suite. J'ai retranscrit le plus fidèlement possible le texte publié à l'époque, en y corrigeant cependant les fautes, et j'ai éliminé certaines répétitions (imperceptibles à l'époque, compte tenu de l'écart de près d'un an entre les deux parutions) et refait quelques coupures de vers — *hobo / québec* se publiait alors en format tabloïd.